

—C'est trop d'humilité, reprit le jeune homme, et le senor serait, en vérité plus commodément sur mon alezan.

—Le pensez-vous ? demanda don José, pris d'une subite fantaisie.

—Tellement que je suis tenté de mettre pied à terre pour lui offrir ma monture, continua le cavalier de plus en plus railleur.

Il est facile de vous satisfaire, reprit le docteur ; et puisqu'il en est ainsi, je désire que vous soyez à terre.

A l'instant même l'alezan se cabra et jeta brusquement le jeune seigneur sur l'herbe.

—Vous avez effrayé mon cheval ! dit-il en se relevant pâle de colère.

—J'ai aidé à l'accomplissement de vos intentions, répondit don José, qui avait pris la bride de l'alezan et se préparait à le monter.

Le jeune homme s'élança vers lui le fouet levé.

—Arrière ! drôle ! ou je te coupe le visage ! s'écria-t-il hors de lui.

Le sang monta au front de don José.

—Le senor oublie qu'il parle à un hidalgo, dit-il fièrement, et que je porte comme lui une épée.

—Alors, voyons comment tu sais t'en servir, reprit le cavalier, qui dégaina la sienne et s'avança sur le docteur.

En toute autre occasion, celui-ci eût essayé les moyens de conciliation ; mais la menace du jeune étranger avait remué sa bile, et la certitude de n'avoir rien à craindre lui donna un courage inaccoutumé. Il pensa d'ailleurs que son adversaire avait besoin d'une leçon, et il lui désira une blessure susceptible de le faire réfléchir, sur les inconvénients de l'emportement. Ce désir fut immédiatement suivi de son effet ; le jeune seigneur laissa tomber son épée en jetant une exclamation de douleur et de dépit. Don José, qui était sûr d'avoir désiré la blessure légère, ne s'en inquiéta point davantage, et voulant compléter la leçon en jouant jusqu'au bout son rôle, s'excusa gravement près du cavalier de ce qui était arrivé, ajouta qu'il ne lui en gardait nulle rancune, et que, pour le lui prouver, il acceptait son offre précédente.

En parlant ainsi, il enfourcha l'alezan, salua le gentilhomme et prit au trot le chemin du village.

Ce qui venait de se passer avait ajouté une petite pointe de fatuité à la bonne opinion que don José avait de lui-même. Il avait mystifié et blessé un homme ; il était également content de sa bravoure et de son esprit ; il savait maintenant d'une manière certaine que rien ne pouvait faire obstacle à sa volonté ; qu'il lui était permis de briser toute opposition, d'humilier tout orgueil, et il était déjà tellement habitué à cette pensée, qu'il ne s'en étonnait plus. La seule chose qui l'étonnait était l'idée de résistance, chez les autres. Il ne pouvait la supporter ; il la regardait comme une révolte contre les droits légitimes ! aussi, en traversant le village, faillit-il assommer un muletier qui ne se rangeait point assez vite. L'instinct de tyrannie grandissait dans cette âme comme une marée montante. Il se présenta donc chez l'homme d'affaires chargé de la vente du château, bien moins en acquéreur qui s'informe des conditions, qu'en maître qui vient prendre possession de ce qui lui appartient. Malheureusement Perez lui déclara dès les premiers mots que le château de Mendos n'était plus à vendre.

On devine le désappointement du docteur. Ce domaine pour lequel il avait d'avance médité tant d'améliorations, combiné tant de changements, lui échapperait subitement ! Il en serait pour ses frais d'imagination et pour ses reminiscences d'Horace, lui l'homme dont la volonté devenait loi souveraine ! C'était impossible ! l'idée seule d'une pareille opposition à ses desirs l'indigna, et ce fut avec une hauteur presque irritée qu'il demanda au garde-notes pourquoi le domaine n'était plus à vendre.